

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 28

Artikel: A l'examen de droit pénal
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204363>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

là où seuls les montagnards peuvent se reconnaître. A six, on chemine lentement, surtout quand on est encordé et qu'on lutte contre le vent. Il faut, pour cela, être mieux exercé et avoir les jarrets plus solides que ne les ont les citadins. Et puis, ils étaient partis beaucoup trop tard de l'auberge du Sanetsch. Se mettre en route à huit heures du matin ! Quelle absurdité ! Quatre heures de retard ! Pour rattraper le temps perdu, ils auraient dû grimper tout droit par l'arête, au lieu de faire le long détour par le Gstellihorn. Le Gstellihorn ! passe encore par le beau temps, mais par la tempête, la neige fraîche et un froid de loup !... Au demeurant...

Il se tut subitement et se tourna, l'air embarrassé, vers les hommes qui se tenaient à quelques pas de lui.

Gertrude rompit le silence avec sa vivacité habituelle.

— Expliquez-moi donc, brave homme, à quoi peut bien vous servir votre colonne de secours. Si, comme vous dites, tout espoir est perdu depuis ce matin et que votre aide arrive deux ou trois jours trop tard, ce que vous tenterez me paraît d'une utilité bien problématique. C'est hier qu'il aurait fallu faire quelque chose, hier ou même avant-hier.

— Expliquez-moi donc, à qui a eu lieu, fit l'hôtelier... Je veux dire que nous avons fait ce que nous pouvions, ce que nos forces nous permettaient... Or, pas moyen de dépasser l'alpe d'Audon, à cause de la neige — trois bons pieds de neige fraîche, — à cause aussi d'un brouillard à couper au couteau, du vent et du danger des avalanches... Là-bas (et son bras se tendait dans la direction du canton de Vaud) les Ormonans, avec tout leur bavardage, ont à peine réussi à atteindre le Six rouge. La neige y est aussi molle que de notre côté... Toute tentative de sauvetage était impossible. Il ne faut donc pas en vouloir aux montagnards d'ici et de l'autre versant, s'ils n'ont pas voulu s'exposer en pure perte à de graves périls et s'ils préférèrent attendre...

— Attendre quoi ? s'écria Gertrude avec angoisse, attendre qu'il plaise à la Providence de nous gratifier du beau temps ?

— Mon Dieu, oui, madame, jusqu'au retour du beau temps ou, au moins, jusqu'à ce que la fonte de la neige fraîche mette à découvert les six cadavres... Ils peuvent bien attendre un jour encore, maintenant. Les morts sont patients, rien ne les pousse à nous voir partir avant demain matin pour les emporter...

A ces terribles paroles Gertrude se sentit dé-

faillir. Une sueur froide mouillait son front ; elle respirait à grand-peine.

Les cadavres !

La vision de ces morts qui attendaient tranquillement qu'on vint les prendre lui étrenignait la gorge et le cœur. D'un geste affolé, elle se défit de son bécot de cycliste, du foulard qu'elle avait au cou, et, les yeux fermés, se laissa choir sur l'escalier de bois de l'auberge.

— De l'eau, articula-t-elle faiblement.

On lui apporta du vin. Elle en avala coup sur coup deux pleins verres. Cela la remonta. Se levant avec résolution, elle fit à l'hôtelier de l'Ours, d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Je vous accompagnerai là-haut. Partez quand vous le jugerez bon, le plus tôt sera le mieux ; tout de suite, si vous voulez ; et surtout pas d'embarras, pas de tergiversations ! Je sais quel est mon devoir ; je me sens au reste tout à fait remise et suis prête à tout. Si, pour un motif quelconque, vous ne voulez pas de moi, mes prières et ma bourse décideront bien quelque villageois à me servir de guide.

(A suivre.)

JEAN HOINVILLE.

En vue du port.

Enfin, le modeste esquif qui porte les espérances de l'Association Juste Olivier est bien près du terme de son voyage. D'ici trois semaines, il touchera le premier port, il aura accompli la première étape. Le 3 août, mi-été de Taveyenne, si le soleil est des nôtres, ou le 10, mi-été d'Anzendaz, quel que soit le temps, aura lieu l'inauguration du monument de Gryon. Le haut village prépare de grandes réjouissances ; le programme définitif en sera arrêté un de ces jours.

Au mois d'octobre, ce sera le tour d'Eysins, à l'occasion du centenaire de Juste Olivier.

Les plaques de Gryon et d'Eysins, œuvres de M. R. Lugeon, sculpteur, sont d'une exécution très artistique. La première reproduit les traits de Juste et de Caroline Olivier, les « Deux voix » ; la seconde évoque le souvenir des deux frères, Juste et Urbain, le poète et le romancier.

L'an prochain, l'Association compte pouvoir couronner son œuvre par l'inauguration d'un buste, à Lausanne.

Le montant de la souscription est actuellement de fr. 10,428.56. Il faut encore, pour la réalisation complète du plan de l'Association, 5000 francs. La caisse est ouverte.

A l'examen de droit pénal. — Le professeur : « Supposons, Monsieur le candidat, que le prévenu qui nous occupe vous ait égorgé et se soit défait de votre cadavre en le brûlant dans son poêle... quelle peine lui infligeriez-vous ?

même à la dame du château. Elle remercie Mielwil, et voudrait l'arrêter jusqu'au lendemain. Impossible, il est trop pressé de rejoindre son bon maître : on le laisse aller.

Plus calme, si ce n'est plus satisfaite ; et bien sure de ne revoir Othon de long-tems, puisqu'il a manqué l'occasion qui s'offroit de reparoître chez elle, Catherine va se mettre au lit, lorsque observant au loin, comme la lueur d'un incendie, elle rappelle Mathilde, et lui montre le ciel embrasé dans divers points de l'horizon. L'effroi des deux amies les engage à réveiller tout le monde ; on envoie à la découverte ; et tous les rapports constatent bientôt, que les villages de Buchsée, de Jeggendorf, d'Hindelbank, ainsi que plusieurs autres, sont en proie aux flammes, et que les Bernois s'y trouvent aux prises avec l'ennemi. Une heure après, l'on apprend que le quartier général est attaqué, et que le couvent de Fraubrunnen est devenu le théâtre du plus sanglant de tous les combats.

Chaque détail de cette terrible scène, porte un coup fatal à la dame d'Estavayer. Grandson voyant les Anglais attaqués, surpris, aura sans doute voulu périr avec eux : et voilà ce devoir sacré pour tout chevalier, dont parloit Mielwil.

— Que le doute est insupportable, dit-elle à Mathilde ; quel besoin, mais quel effroi d'en sortir. Toute mon ame s'élance au-devant des nouvelles que j'attends ; je me meurs à chaque fois que la porte s'ouvre ; et je n'ose hasarder une question.

Aux foins.

DEBOUT !

—

— C'est passé trois heures !

— Oh !... On y va !

Les paupières lourdes se soulèvent à regret, découvrant les yeux encore tout embrumés de sommeil. On saute du lit, on s'habille en rechignant. Au dehors, c'est la nuit. Un coq lance gaillardement ses « cocoricos ». Un « cocorico » lointain répond à cette fanfare. Puis d'autres encore. C'est l'appel au travail pour le paysan, dont la journée commence avant le jour.

Les faucheurs, la faux sur l'épaule, sortent des fermes encore silencieuses. En passant vers la fontaine, où l'eau coule abondante, ils plongent leurs mains calleuses dans le bassin et se baignent le visage.

Ils s'en vont sans mot dire. On n'entend que le bruit sourd de leurs sabots sur le sol humide de rosée.

— Pierre, commence, toi qui es le plus jeune ! C'est là ; j'ai fait une marque hier au soir !

Pierre aiguise longuement sa faux ; on entend au loin les baisers amers que donne la « molette » à la lame. Il prend position et, lentement, tel un automate, il s'enfoncé dans la nuit, suivi de près par ses camarades.

La faux avide mord l'herbe drue. Les fleurettes gracieuses, qui s'apprêtaient à sourire aux premiers rayons du jour, tombent, mortellement frappées.

L'horizon s'éclaircit peu à peu. Le globe vermillon du soleil apparaît dans l'échancrure des Tours d'Al.

Les travailleurs redoublent de vigueur. Les langues jusqu'alors muettes se délient. On s'interpelle.

— Allons ! Albert, hardi ! si tu ne veux pas que je te coupe les talons à ras les genoux.

— Moi ! exclame un petit « noiraud », aux yeux malicieux, je voudrais que les femmes se mettent aussi à faucher. On les placerait en avant, ça nous donnerait de l'acouet. Malheureux ! quel ouvrage on abatrait.

— Ouah ! répond un camarade, ça n'irait pas. Toi qui ne fais déjà rien de sorte ! Alors qu'est-ce que ça serait ?

— Oh ! regardez-voir le nianiou ! C'est pas parce que tu peux pas avoir de bonne amie qu'il faut être jaloux. Je suis pas comme toi ! moi. Tu es naïf à faire pleurer un gendarme. Quel « Tata-Dzenelhie ! » Tu es rudement bien baptisé.

De grand matin on annonce à l'abbesse de Fraubrunnen un régisseur des domaines de sa maison, qui vient lui rendre compte de l'état des choses. Le récit de ce serviteur fidèle, en confirmant tous ceux de la nuit, l'instruit des suites de l'affaire. Vers le minuit, les progrès de l'incendie ayant forcé les Anglois comme les Bernois à quitter des bâtiments embrasés, le combat qui a recommencé dans la plaine avec un acharnement indicible, n'a fini qu'au jour. La victoire s'est enfin décidée pour les Bernois, auxquels il est arrivé des renforts : le prince Gallois demeuré sur le champ de bataille avec toute sa noblesse, a péri les armes à la main ; et ses troupes fuyant en désordre, se replient sur St. Urbaïn.

— Et Grandson ? s'écrie la dame d'Estavayer.

Les détails, répondit cet homme, ne pouvoient être connus sitôt : dans deux ou trois jours on en sauroit davantage : à l'égard de monseigneur de Grandson, tout ce qu'il pouvoit assurer, c'est que la veille, il l'avoit vu près du général Anglois.

Suivie de ces religieuses, l'abbesse de Fraubrunnen se rend à l'église de la paroisse, pour assister au Te-Deum que va chanter l'aumônier de son couvent ; Catherine marche sur leurs pas d'un air égaré.

Au sortir de l'église, la dame d'Estavayer, appuyée sur le bras de la demoiselle d'Aleman, regagne lentement sa demeure, lorsqu'un inconnu l'aborde et lui dit, en baissant la voix : — Souffrez, noble

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

14

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique
du Pays-de-Vaud.)¹

CHAPITRE XI (suite)

LES SUISSES SAVENT DÉFENDRE LEURS FOYERS

MATHILDE cherche vainement à la rassurer. La nuit tombe enfin, et jamais nuit ne fut plus obscure : un profond silence règne dans le château, tout dort excepté les deux amies, dix heures viennent de sonner. Tout-à-coup, la sentinelle de la porte s'écrie d'une voix de tonnerre, *qui va là ?* On lui répond, par le nom d'*ami*, on ajoute que c'est de la part de monseigneur de Grandson. En effet, c'est Mielwil lui-même ; et ce fidèle écuyer qu'on introduit à l'instant, est porteur de la sauve-garde accordée par le général anglois. Retenu par un devoir *sacré pour tout chevalier*, Grandson n'a pu comme il l'eût désiré, la remettre lui-

¹ Nous avons respecté l'ancienne orthographe.